

cela, et mon cousin n'est pas encore capitaine.

Samuel jeta le contenu de son verre sur le parquet et dit :

— Franz, tu m'endors avec tes histoires. Y a-t-il rien de commun entre le pélican qui sort d'ici et un archiduc ?

— Hé ! hé ! dit un étudiant grave et silencieux jusque-là, si par hasard il connaissait ton père et qu'il lui racontât...

— Triple sot ! mon père ne connaît plus por-oune.

— Hein ? fit Déborah.

— Mon père est retiré dans son vieux manoir de Karbstein, à six lieues d'ici, et il n'en sort pas une fois par an.

— Voilà où mène la gloire ! murmura le jeune Fritz.

Samuel l'enveloppa d'un regard louche :

— Mon poulet, dit-il, assassine mon père si bon te semble ! j'hériterais plus tôt, — mais ne raille pas ! Sais-tu bien qu'il a été le plus grand comédien de l'Allemagne, que les populations s'attelaient à sa voiture, que les rois...

— Assez ! assez ! hurlèrent les étudiants, tu nous as déjà dit cela vingt fois.

— Samuel, mon petit, ricana Déborah, je vais te mettre à l'amende, c'est-à-dire que je te fermerai ma porte au nez et t'enverrai à la conquête de ta blonde Léva, si tu nous parle encore des succès dramatique de ton père.

Comme son œil de la menace de Déborah, la porte s'ouvrit une seconde fois.

— Est-ce ici le cabaret de la Licorne ? demanda un homme vêtu de la livrée d'un domestique, en jettant un regard indécis sur les étudiants.

— Oui, répondit Samuel, mais on n'y reçoit pas les valets.

Le domestique était venu à cheval, il était couvert de neige et son nez était rouge.

Le digne apostrophe de l'étudiant ne le déconcerta point. Il s'avança tranquillement jusqu'au milieu du cabaret, et regardant toujours les buveurs :

— Monsieur Samuel Kloss ne serait-il point parmi vous ? demanda-t-il.

— C'est moi.

Alors seulement le valet se découvrit.

— Monsieur mon maître, dit-il, je viens du Château de Karbstein.

— Ah ! ah ! tu es au service de mon père ?

— Oui, monsieur.

— M'apportes-tu de l'argent ?

— Oui, monsieur ; et je viens vous chercher, votre père se meurt...

Samuel fit un bond sur son siège et se leva tout debout ensuite :

— Mais réjéte donc cela ! s'écriait-il ; répète, maraud !

— Monsieur, répéta le domestique lentement, votre père est gravement malade, et on dit qu'il va mourir.

— Bah ! fit Samuel, on m'a déjà dérangé deux fois en pure perte... Mon père est plus solide que ça, mon garçon.

— Monsieur, reprit le domestique, ne parissant point comprendre le cynisme de ces paroles, je vais demander à la poste, qui est ici près, une voiture et des chevaux, et je vous reprends avant un quart d'heure.

Et il sortit.

— A : o : s ! mon petit Samuel, dit Franz, ton jour de gloire est arrivé. Papa va revoir tes ancêtres, et tu vas demander à la main sur les florins d'or à l'effigie des quatorz souverains allemands.

Samuel fronçait le sourcil.

(A continuer)

La consigne.

Le capitaine Pekoske charge un de ses caporaux d'apprendre à lire aux illettrés de sa compagnie.

— Mais, mon capitaine, répond le caporal, la compagnie n'a pas un seul illettré...

— Eh bien formez-en !

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Demandez l'adresse au bureau de poste et pour l'express.
Dr T. A. SLOUM, succursale : 22 rue Yonge, Toronto.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 18 Décembre 1886

LES DÉMONTÉS

On se rappelle la fable du bon La Fontaine de la montagne accouchant d'une souris ; c'est en la relisant qu'un auteur peu connu, (heureusement pour lui et pour les autres) de la grande ville de Piscapaya a imaginé la légende qui suit :

Il y avait en ce temps là dans la ville de Mont-Royal un grand homme célèbre par la longueur de sa barbe et la petitesse de sa popularité. Cet homme s'appelait Taillon. Il était le chef d'un grand parti, si grand que pas une corde au monde n'aurait pu en faire la moitié de la circumference. Or, un jour, un parti ennemi livra bataille au parti du grand homme et le relança jusque dans ses châteaux forts. Mont-Royal en était un. Taillon s'y renferma avec l'épée de ses guerriers.

Pendant plus de quinze jours les ennemis entourèrent la ville et les attaques étant fréquentes, les munitions s'épuisèrent. Comme à Carthage, d'antique mémoire, il fallut recourir à des armes nouvelles. Les grands hommes du parti consentirent alors, quoiqu'à regret, à se laisser tailler leurs magnifiques chevelures qui faisaient tout leur orgueil.

Taillon n'ayant pas de cheveux, offrit héroïquement les poils de sa barbe. Les soldats n'en voulurent point, car sa barbe était sainte, et toutes les femmes auraient crié au sacrilège. Le ciel entendit les vœux et récompensa le courage de ce peuple. L'ennemi les vainquit, mais, malgré les pertes subies, épargna les prisonniers et rendit aux vaincus leur chef et sa barbe.

Obligé cependant de quitter ce château fort, le grand Taillon se réfugia dans une montagne plus reculée et presque inaccessible. On la nommait le Mont Calme en effet, car jamais aucun ennemi n'avait osé s'y aventurer, et les habitants y jouissaient de la plus grande sécurité. Taillon y arriva. Les femmes et les enfants qui avaient entendu raconter ses exploits, étaient accourus et se pressaient sur son passage. On en fit tant et si bien, que le bruit de sa renommée arrivait aux oreilles de ses ennemis, ils décidèrent de le poursuivre jusqu'au fond des rochers et de lui enlever pour toujours et la barbe et la tête si jamais ils le reprenaient.

Après un voyage long et périlleux, on arriva aux alentours du Mont Calme. L'attaque se fit le jour même et fut des plus acharnées. Au delà de deux cent Taillonistes mordant la poussière et les autres durent se mordre les pouces. Taillon vainquit mais son armée était tellement décomposée que les tribus de ce pays appellèrent le régiment des Démontés.

Le chef avait perdu sa barbe et les enfants parcouraient les chemins pour recueillir quelques poils précieux pour les encaisser dans des reliquaires dorés.

Quand le tumulte eut cessé, on se calma, on regarda de toutes parts et l'on aperçut que le Mont Calme n'avait accouché que d'un homme rat (ras.)



LES TRIBUNAUX COMIQUES

Un mari machiavélique.

Depuis qu'il était marié, et il y a belle lurette, comme on dit, M. Delbourg, docteur en médecine, dans le quartier Ste-Marie, n'a qu'un rêve : se débarrasser de sa femme. Pour arriver à ce résultat, M. Delbourg a eu recours à un machiavélisme conjugal tout à fait vaudevillesque. Son plan machiavélique a abouti à une double demande en divorce, demandée à la requête de Mme Delbourg.

Le jugement fait connaître suffisamment les faits de la cause. Voici ce document dans ses parties principales : " Sur la demande en divorce de Delbourg contre sa femme :

" ... Attendu qu'il résulte, il est vrai, que la dame Delbourg s'aurait furtivement quitté le domicile conjugal en mai 1885, pour se rendre à Troyes, dans la pensée qu'elle y serait rejointe par un sieur Gaston B..., avec qui elle échangeait depuis plusieurs mois une correspondance secrète ;

le y serait rejointe par un sieur Gaston B..., avec qui elle échangeait depuis plusieurs mois une correspondance secrète ;

" Mais attendu qu'il est constant et d'ailleurs avoué par Delbourg que le départ avait été préparé par lui-même dans le but d'éloigner sa femme du domicile conjugal ; qu'à cette effet, il lui avait fait écrire par une main étrangère, sous le nom de Gaston B..., un grand nombre de lettres passionnées dont il dictait lui-même les termes ;

" Attendu que, mis en possession des réponses de sa femme qu'il retirait à la poste, il a fait proposer à celle-ci par son amant imaginaire de l'enlever, et lui a fait remettre, pour faciliter sa fuite, une somme de 500 fr. ; que, poursuivant ses manœuvres, même après le départ de sa femme et son arrivée à Troyes, il a continué l'envoi d'une correspondance régulière sous le nom de Gaston B..., en lui faisant croire que ledit Gaston B..., se trouvait empêché de la rejoindre à cause d'une longue maladie ; que, durant ce temps, il lui a remis comme venant de Gaston B..., une pension annuelle de 150 fr. ; qu'ouï, le 9 novembre 1883, il lui a fait écrire par un soi-disant ami de Gaston B... que celui-ci venait de mourir et lui avait légué une rente payable tant qu'elle resterait aux États Unis ; que si la facilité avec laquelle la dame Delbourg a écouté ces propositions d'un inconnu dénote une dépravation profonde, le demandeur n'est pas cependant fondé à s'en prévaloir comme constituant une injure de nature à motiver le divorce ;

" Attendu, en effet, que Delbourg, qui avait préparé dans leurs moindres détails les faits dont on tire grief ; n'a ressenti aucune injure, et qu'il y a lieu d'appliquer dans la cause la règle : *volenti non fit injuria* (point d'injure pour qui la provoque) ; qu'il serait d'ailleurs contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs qu'un époux, en favorisant l'inconduite de son conjoint en en faisant ainsi l'artisan de sa propre honte, pût se créer à lui-même des titres au divorce ;

" Sur la demande de la dame Delbourg :

" Attendu que Delbourg s'est rendu coupable envers sa femme de l'injure la plus grave en employant les manœuvres ci dessus spécifiées pour l'éloigner de la maison conjugale ; que l'indignité de la demanderesse ne saurait complètement effacer cette injure ; qu'il doit d'autant plus en être ainsi dans la cause qu'aucun écart de conduite en dehors de ceux que le mari a lui-même provoqués n'est ni établi ni même allégué par le demandeur ;

" Par ces motifs, le tribunal prononce le divorce au profit de Mme Delbourg.

Mme Delbourg, l'héroïne de ce roman, a cinquante ans.

Ajoutons qu'au cours de la correspondance échangée entre Mme Delbourg, alors en Amérique ; et le soi-disant M. Gaston, celui-ci, sur la prière instante de la femme du docteur, adressa à sa maîtresse *in partibus* sa photographie qui n'était autre que la photographie d'un acteur de Paris !

Les tribulations d'un député de Province.

Notre député voit arriver à lui un électeur influent, porteur d'un volumineux paquet. L'électeur le dépose sur un meuble et commence à parler politique. On résume la situation départementale, on calcule les chances de succès du parti, on s'occupe des questions pendantes au Conseil général. Le député, qui a à ménager son hôte, prodigue les assurances banales de dévouement à ses mandataires.

— Ah ! à propos, dit tout à coup l'électeur, je viens vous demander un petit service.

— Comment donc ! trop heureux de vous être agréable !

— Vous avez su l'accident arrivé à mon fils, il y a quelques mois ?

— J'en ai été désespéré, répond le député qui ne se souvient de rien, en prenant un visage de circonstance.

— Oui... une déviation de la jambe droite... nous avons été obligés de lui faire un appareil très coûteux... Oh ! nous avons dépensé les yeux de la tête pour cela... Malheureusement, l'appareil n'a pas servi longtemps : le pauvre garçon est mort. Nous voici avec l'appareil sur les bras.

— Et ?

— Et... est-ce que vous ne pourriez pas vous charger de le placer à Paris, vous qui voyez tant de monde ?

LE VOLAPUCK.

Né d'hier et célébré, le « volapuk » ou plutôt, pour être correct, le « volapukiste » est philologue d'un genre nouveau. Il n'aime et n'admet plus qu'une langue, le « volapuk ». On sait que le volapuk est une macédoine de langue, une olla-podrida de plusieurs dialectes, une salade russe de patois différents, perméttant à tout le monde de se faire comprendre partout. C'est la revanche de la Tour de Babel ; ce sont des signes magonnique articulés.

Cette idée a fait des prosélytes et surtout des fanatiques. L'homme frappé de volapuk ressemble à un illuminé, errant comme une âme en peine et passant ses journées à apprendre et à parler volapuk. Il vous rencontre et vous prend sous le bras : " N'est-ce pas que c'est admirable ! " dit-il, et, pendant une heure, il vous prononce tous les mots en volapuk. En vous quittant, il vous fait cadeau d'une grammaire de volapuk, et s'il a à vous écrire, il vous écrit en volapuk.

Le malheur du volapuk est de rencontrer rarement un interlocuteur, qui parle la même langue. Lui-même n'est pas très sûr de ce qu'il dit, et il y a des schismes entre

COUACS

Léxique de poche :
Déance. — Voile fourni par l'éducation et dont les femmes se font, naturellement une séduction de plus.
Féroce. — Qualificatif infligé par l'homme aux animaux qui ne se laissent pas dévorer par lui.

Entre salimbamques :
— Il est donc bien beau, ton homme ?
— S'il est beau ! La il sur des poids !

Petite définition :
Chalet. — Objet de première nécessité.

Promenoir de l'Eden :
— A-tu vu E-nest ?
— Oh ! c'est bien fini, nous deux !
Figure toi que cet animal, pour qui j'ai tout sacrifié, s'en va dire partout que je ne suis qu'une... fille.
— Eh bien ! ça prouve qu'il pense à toi.

Le monde interlope.
Dans un tripot de cinquième ordre où les grecs abondent.
— Je vous jure que, depuis quelque temps, ce n'est pas drôle, le métier de roupier...
— La police vous taille peut être des rouprières ?

— Dialogue sous le péristyle de la Bourse.
On parle, entre financiers et courtiers, d'une grande entreprise industrielle.

Il s'agit de réunir deux mers en perçant un isthme (même après M. de Lesseps, il paraît qu'il en reste).

— Ce canal est une bonne idée, affirme quelqu'un.
— Sans doute, réplique un sceptique mais c'est une idée à creuser.

— M. Joseph Prudhomme, qui vient de lire les faits divers de son journal, en est resté tout triste.

— Comme le monde est mal fait ! l'a-t-on entendu s'écrier. C'est justement dans les ménages pauvres où elle est si difficile à remplacer, qu'on se jette toujours la vaisseau à la tête !

La scène se passe dans un jardin public.
Il est quatre heures.
L'harmonie des Turcs commence son premier morceau.

Un rédacteur de la " Gazette de France," désireux de consulter le programme, s'avance et lit :

CONCERT CIVIL

Alors, rebrousant chemin :
— Les enterrements ne leur suffisent plus.

Toto à sa maman :
— Veux-tu que je te dise ce que l'ami de papa lui a dit tantôt, tout bas, en sortant ?
— Que lui a-t-il dit ?
— Il lui a dit de l'accompagner parce qu'il allait donner des œufs de Pâques à des petites cocottes.
— Le sélérat !
— Mais, maman, ça ne peut pas être vrai, puisque ce sont les cocottes qui les font, les œufs !...

Le vieil oncle est à la dernière extrémité.
Les trois neveux, très anxieux, demandent l'avis du médecin.

— Épargnez-lui toute émotion, répond le docteur ; parlez lui peu et ne lui dites que des choses gaies... Aussitôt après le départ du médecin, l'un des neveux s'approche du malade et, d'une voix tendre :

— Vous savez, mon cher oncle, vous êtes en pleine voie de guérison... A propos, avez-vous fait votre testament ?

A l'hôpital militaire.
On ampute la jambe droite d'un lignard.

Au milieu de l'opération, le blessé se réveille et pousse des cris épouvantables.

— Tonnerre ! s'écrie le major... Si tu... cries comme ça, je te les coupe toutes deux !